

Façonner le regard
Guillaume Labrie, *Les entre-deux*

Julie Gagné

Number 105, Spring 2010

Fragments d'art actif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62663ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagné, J. (2010). Façonner le regard : Guillaume Labrie, *Les entre-deux*. *Inter*, (105), 58–59.



Façonner le regard

PAR JULIE GAGNÉ

Interrogation sur l'impact de l'architecture. Sur notre perception. Rendre dynamique la relation entre l'œuvre, le lieu, le spectateur. C'est là la démarche de Guillaume Labrie. En octobre 2009, il présentait l'exposition *Les entre-deux* au Lieu, centre en art actuel. Une exposition créée à partir des murs mêmes de la galerie, qui interroge fortement le rapport entre l'art et son lieu d'exposition.

En entrant dans la galerie, on est saisi par le bordel apparent. L'impression d'être dans une pièce en rénovation dominait, et on se questionnait même : « Est-ce que la galerie est ouverte ? » En effet, l'installation est composée de trous dans les murs, d'un tableau noir, dans lequel on retrouve aussi des trous, d'un damier posé négligemment au sol, de lampes d'ouvriers disposées çà et là, de prises électriques coupées, d'une énorme clôture Frost qui, partant du sol pour se rendre au plafond et d'un mur à l'autre, scinde complètement l'espace de la galerie en deux. L'interrogation est légitime, mais elle ne dure pas. Rapidement, on a conscience qu'une installation brillante se présente à nous. Son titre est fortement évocateur : *Les entre-deux*. Entre la sculpture et l'installation, entre le concept et sa réalisation, entre l'œuvre et son espace. On se situe *entre*. Littéralement. Tout comme l'exposition qui se trouve à être entre construction et déconstruction.

On a là deux mots opposés : construire et déconstruire. Cependant, ils impliquent une suite logique : déconstruire pour construire, construire pour déconstruire. L'art n'est jamais autrement, on part de la matière pour donner forme à un concept, on la transforme, on en change l'impact. On déconstruit l'idée du tube de peinture pour donner place à la forme picturale. Même chose avec le *deux par quatre* qu'on utilise pour une sculpture ou un support. C'est l'essence même de la transformation. Cependant, ce qui fascine dans l'exposition de Guillaume Labrie, c'est cette manière de créer à partir des murs, du plafond, en les transformant en une œuvre qui, nécessairement, est liée à son espace.

À la base, la lecture d'une œuvre est tributaire de l'espace dans lequel elle est exposée. On posera un regard différent sur une œuvre selon qu'elle est exposée dans un musée ou dans un café, voire dans deux galeries distinctes. L'endroit influence notre perception : que ce soit par sa nature symbolique ou tout simplement par son apparence, on ne saurait oublier à quel point l'ex-

position et la galerie sont imbriquées. De même, le regard qu'on pose sur un endroit change en fonction de l'exposition qui est présentée. L'art, en pénétrant dans un endroit, le transforme. Là où réside le génie de Guillaume Labrie, c'est dans l'idée même d'intégrer des morceaux du Lieu à son œuvre. Douze trous dans le mur, en forme de carré, et douze trous dans le tableau noir se retrouvent disposés en damier sur le sol. Des trous qui semblent former une fleur sur un autre mur se trouvent être l'empreinte des pales d'un ventilateur brinquebalant au plafond. Le trou dans une toile issue de la culture populaire, du kitsch, qui a été fait en même temps que ceux du mur trouve son complémentaire dans un avion de papier (de toile !) posé sur le damier. Labrie déconstruit l'espace de la galerie, ses murs, ses plafonds, tout ce qui fait que lorsqu'une pièce est vide, on la perçoit comme un espace vide. Tout ce à quoi on n'accorde pas d'attention normalement sert ici à construire l'installation. À en créer le sens. En déconstruisant la galerie, Labrie a réinventé Le Lieu, il l'a trituré pour mettre à nu le dispositif même du spectacle qui nous est offert. L'exposition est comme une mise en scène, et rien n'est laissé au hasard. Nécessairement, tout est pensé de manière à ce que chaque élément de cette mise en scène ait le plus d'impact possible.

Avec *Les entre-deux*, les murs, qui sont habituellement une limite de l'espace, deviennent de la matière. Labrie, en travaillant à même les murs, déconstruit l'espace pour le matérialiser. Le mur n'est plus support, il devient matériau. Et en l'utilisant pour créer d'autres objets, Labrie a mis à nu sa structure même. Il nous présente un entre-deux, il nous montre que le mur (ou le plafond) est une construction qui sert à délimiter une pièce d'une autre. Il sépare les espaces. Tout en attirant notre attention sur la fonction du mur, il le fait se déployer dans l'espace : il est damier posé au sol, ventilateur au plafond. En mettant le mur à nu, Labrie attire notre attention sur sa matérialité : laine minérale, poutres de bois, barres de fer, fils électriques, taches. Le mur, son intérieur, se révèle à nous. Et on se surprend à le regarder d'une autre manière. On se surprend à y voir une composition, à en analyser les formes. Alors que, normalement, un trou dans le mur est symptôme de déconstruction ou de rénovations, avec Labrie, il devient esthétique.

En attirant l'attention sur l'impact de l'architecture dans l'œuvre, Labrie en détourne la fonction. Il façonne un regard différent. Il le fait aussi avec les autres objets qui envahissent l'espace, des objets qui peuplent le quotidien. Un coffre à outils devient décoratif, le moteur de la tondeuse ne permet plus de tondre, mais active le venti-

lateur. Le ventilateur, qui normalement a pour usage d'aérer, devient une menace lorsqu'il est en fonction. La clôture, qui souvent est la limite de l'endroit privé ou dangereux, acquiert d'autres fonctions : elle sépare la galerie en deux, elle est la zone entre la galerie et les bureaux. Des câbles électriques sont coupés, les lumières de travail ne sont pas allumées. En changeant la fonction des objets, Labrie attire justement notre attention sur celle-ci. Il change notre regard sur lesdits objets qui, comme les murs, sont détournés de leur fonction. Il opère un transfert de signification.

Labrie effectue aussi des transferts de matériaux, il crée des rappels entre les éléments et des jeux de matière. Des effets qui ponctuent notre lecture, qui la rythment et l'organisent. Il crée des rappels de matière et de couleur, qui occupent autant les murs que les œuvres (si tant est que l'on peut dissocier les murs des œuvres). Ici, le coffre à outils, dont il manque une pièce rectangulaire, sur le bord de la fenêtre, trouve sa réponse dans la fiche murale que Labrie a déposée par terre pour la remplacer par le rectangle rouge. Là, un cordon électrique est coupé et complété plus loin, tout comme les trous dans les murs qui trouvent leur correspondant dans l'installation. Labrie crée un jeu d'éléments complémentaires qui se répondent d'un endroit de la galerie à l'autre. Un dialogue qui entraîne le spectateur à chercher plus intensivement les interlocuteurs, qui place le spectateur dans un état de curiosité et qui rythme son regard.

Les entre-deux nous situent donc dans l'idée, le concept et sa mise en place. Le concept de l'objet, sa fonction, est détourné. L'objet fonctionnel devient esthétique. L'objet devient incompatible avec l'idée qu'on s'en fait. Cependant, chaque objet de l'installation est cohérent dans le cadre de cette dernière. Parce que l'installation nous pousse à nous interroger sur la fonction des choses, elle nous place derrière l'apparence des choses. Elle nous place dans la symbolique. Nous nous situons derrière l'objet physique, derrière même l'installation physique. Entre l'idée et sa mise en place. Nous sommes dans son entre-deux, entre le concept et sa matérialisation, entre l'œuvre et son lieu d'exposition. Dans *Les entre-deux*, littéralement. ■

Photos : Patrick Altman.

Historienne de l'art et enseignante au niveau collégial, Julie Gagné vise, d'abord et avant tout, à partager et à communiquer sa passion pour les arts visuels. Vulgarisatrice, elle a transmis ses regards sur la discipline et la fougue qu'appelle son amour du milieu sur les ondes de CKRL, 89,1 FM, à Québec, depuis déjà quelques années. Entre autres collaborations et publications, elle participe au webzine *Punctum* et à la revue *Inter, art actuel*.

